

Enquête sur les origines d'un mal européen à la Renaissance : la vérole

Hélène Thérin



Ariane Bayle (dir.), *Le Siècle des vérolés. La Renaissance européenne face à la syphilis. Une anthologie*, avec la collaboration de Brigitte Gauvin, Grenoble : Jérôme Million, coll. « Mémoires du corps », 2019, 392 p., EAN 284137355.

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE

Pour citer cet article

Hélène Thérin, « Enquête sur les origines d'un mal européen à la Renaissance : la vérole », Acta fabula, vol. 25, n° 4, « Corps souffrant, corps politique », Avril 2024, URL : <https://www.fabula.org/revue/document18084.php>, article mis en ligne le 30 Mars 2024, consulté le 15 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.18084

Enquête sur les origines d'un mal européen à la Renaissance : la vérole

Hélène Thérin

La grosse vérole, maladie rendue populaire par les écrivains du xix^e siècle et communément nommée syphilis en référence à un poème bucolique rédigé par Fracastor en 153¹, a marqué les consciences par son ambivalence, qu'on la vante dans une vision romantique comme mal du génie tourmenté, symbole de l'artiste maudit², ou qu'on en cache le nom et l'origine honteuse comme l'ont longtemps fait les anthologies littéraires scolaires, qui la désignaient, en toute pudibonderie pédagogique, comme un mal métaphysique³. Maladie agressive, protéiforme, difficile à circonscrire, toujours vivace de nos jours⁴, et qu'on ne réussit à soigner véritablement qu'à partir des années 1940 avec la pénicilline, son nom, son origine, physiologique ou morale, difficiles à penser⁵, son mode de transmission et sa signification téléologique sont, depuis son apparition soudaine, au cœur des débats des intellectuels et des explorations génériques des écrivains.

L'ouvrage qui se présente au départ comme une enquête historique, se propose à partir du mythe syphilitique de remonter aux origines de cette maladie européenne à la Renaissance, dont la première apparition, impromptue, date de la toute fin du xv^e siècle lors des guerres d'Italie (1595).

¹ Selon les no 6, p. 41 et no 31, p. 114. *Syphilis* est en réalité le nom d'un berger puni par les dieux pour s'être révolté contre eux : son châtement sera de contracter cette maladie, à laquelle il donnera désormais son nom.

² Voir différents articles publiés sur le sujet dans les années 50 et 60, dont : « Syphilis et génie », par Adalberto Pazzini, dans *La Rassegna di Clinica, Terapia e Scienze affini*, 1952 ; ou « Histoire des recherches sur les relations entre le génie et la maladie » de M. D. Grmek dans la *Revue d'histoire des sciences*, 1962, vol. 15-1, p. 51-68.

³ Pierre Castex et Paul Surer, *Manuel des études littéraires françaises, xixe siècle* (Hachette, Paris, 1950) : Baudelaire est miné par « le réveil d'un mal contracté dans sa jeunesse », et « sujet à des troubles nerveux de plus en plus graves » (p. 260) ; Maupassant « se plaint de maux de cœur et de violentes migraines, qui le plongent dans des crises de mélancolie » puis dans la « folie » (p. 235-236). Dans le volume *xixe siècle* de Lagarde et Michard (Paris, Bordas, 1985 pour l'édition citée), Maupassant, souffre de « névralgies aggravées par du surmenage intellectuel, des excès physiques, des paradis artificiels » et est « hanté par l'idée de la mort et de la folie » (p. 493) ; Baudelaire est « miné par la maladie, abusant de l'opium et du haschich » et meurt « abattu par une crise » dont on ne dira pas de quelle maladie (p. 429-430).

⁴ L'O.M.S estime que 7,1 millions d'adultes âgés de 15 à 49 ans ont contracté la syphilis en 2020.

⁵ Par exemple, les aliénistes de la fin du xixe siècle en font un symbole de décadence et discutent encore de sa contagiosité. Voir Jean-Louis Cabanes, « Invention(s) de la syphilis », *Romantisme*, no 94, 1996, p. 89-109 : « Nosographie et décadence » ; en ligne : <https://doi.org/10.3406/roman.1996.3161>

Mémoires du corps

De l'histoire obscure de cette maladie à la Renaissance ne reste, pour le lecteur, que la figure des « vérolés très précieux », dont Rabelais⁶, dans les prologues provocateurs de ses romans, affuble ses lecteurs. Il s'agissait donc au départ, comme l'expliquent Ariane Bayle et Dominique Brancher lors d'une rencontre à la Librairie Mollat⁷, d'interroger cette figure comique récurrente à l'époque afin d'en rétablir la vérité anthropologique, d'où l'inscription du livre dans la collection médicale et sociale « Mémoires du corps » de chez Jérôme Millon. Quelle place occupait donc la vérole au xvi^e siècle, pour qu'un romancier en fasse une figure récurrente et banale ? La vision synoptique d'un historien français de l'époque comme Louis le Roy (1510-1577) (n^o 63, p. 219) nous fournit une première réponse étonnante, lui qui la présente à la fin du siècle parmi les « inventions de plusieurs belles choses nouvelles », aux côtés de l'imprimerie, de la boussole, de l'artillerie et enfin du schisme religieux. Réalité quotidienne, inconvenante, source de burlesque et de connivence pour le romancier, nouveauté, « invention », cause d'étonnement et de questionnement philosophique, marqueur historique, pour l'érudit, le statut du mal demandait à être exploré, de la manière la plus ouverte possible.

Le parcours ainsi construit, comme à rebours, part des origines factuelles du mal dans l'histoire médicale et anthropologique, pour conduire au mythe tel qu'il s'élabore à la Renaissance. Il s'agit, de manière pluridisciplinaire, en croisant les sources scientifiques, les témoignages historiques, les récits de voyageurs et les expérimentations littéraires de toute l'Europe et jusqu'au début du siècle suivant, de montrer la porosité de ces discours, et le rôle pivot joué par cette maladie dans le contexte européen de l'époque.

Par cette anthologie de cent textes souvent courts (parfois trop courts pour la curiosité du lecteur), échelonnés entre 1495 et 1623 et numérotés de manière linéaire, Ariane Bayle et la vaste équipe de chercheurs qui l'accompagnent, donnent un aperçu, qui tend à l'exhaustivité, des textes exhumés jusqu'à aujourd'hui, au sujet de cette « nouvelle maladie », « afin de les rendre accessibles à un public plus large que celui des seuls spécialistes » (p. 23). En effet, la vérole par son irruption inexplicquée, son mode de contamination qui questionne la morale, sa contagion internationale — premier cas de maladie mondialisée —, son coût économique, déstabilisa de nombreux champs de la connaissance : médecine, morale, histoire, géopolitique, économie.

⁶ Dont le célèbre « Ô vérolés très précieux » en tête de *Gargantua*. Voir no 96, p. 318-321.

⁷ « Le siècle des vérolés : la Renaissance européenne face à la syphilis », Librairie Mollat Bordeaux, rencontre du mercredi 19 février 2020 au Studio Ausone à l'occasion du *Moi(s) Montaigne*, avec Dominique Brancher et Ariane Bayle autour du « Siècle des vérolés » aux Éditions Jérôme Millon.

Le livre, divisé en douze chapitres thématiques, des plus historiques et médicaux (chapitres 1, 2, 4, 7, 8 et 9 en partie¹) aux plus polémiques et littéraires, prend la forme d'un cheminement très progressif entre les textes, tissant peu à peu toutes les idées menant à la construction du mythe. Chaque chapitre commence par une introduction claire et synthétique, qui saisit les enjeux détaillés des textes présentés et la raison de leur regroupement, chacun étant également précédé d'une mise en contexte sociale et politique de leur auteur. De nombreux extraits font ici l'objet d'une publication et d'une traduction inédites⁸, ce qui donne tout le prix à cet ouvrage. Les notes lexicales, pointues, et bienvenues pour qui n'est pas familier du moyen français, par leur récurrence (exemple : *Surie, poulain...*) témoignent du partage par tous des mêmes idées et références en Europe, quel que soit le genre littéraire choisi.

Une maladie sans nom ni origine

Premier problème des auteurs qui souhaitent décrire ce mal : le nommer, ce qui revient à le décrire. Or il est protéiforme, ou à en cerner l'origine, incertaine. Mais comment saisir l'inconnu sinon par la comparaison avec le connu ? De nombreux textes notamment médicaux, parfois redondants, se compilant les uns les autres, montrent ainsi le foisonnement, les divergences et recoupements des errances diagnostiques et cliniques des médecins qui la confondent dans un premier temps avec d'autres pathologies à la symptomatologie proche⁹ (*mentula*, lèpre, gale, pelade, blennorragie), puis lui inventent ensuite des noms topographiques, en lien avec son origine géographique supposée, ou physiologiques, du nom de la partie du corps infectée.

En effet, son origine, l'identité du patient zéro, questionnent. Forcément venue d'ailleurs, les noms géographiques en font la maladie de l'autre : tour à tour appelée *mal français* ou *mal de Naples...* on lui suppose plus tard une origine américaine, africaine, juive, ou réformée (chez Ronsard, n^o 98, p. 298-299). Contestée par les scientifiques d'aujourd'hui, l'hypothèse américaine, qui ferait des marins de Colomb les premiers vecteurs du virus, montre comment toute réflexion sur l'origine d'un mal est idéologique¹⁰. Même si des explorateurs humanistes, comme Garcia de Orta ou Gonzalo Fernandez Oviedo y Valdès (n^o 64, p. 22, n^o 68, p. 236), modèrent cette vision xénophobe des sauvages, les considérer comme des anthropophages

⁸ Les traductions sont faites par les contributeurs de l'ouvrage eux-mêmes, à l'instar de Brigitte Gauvin, et Nathalie Dartai-Maranzana.

⁹ Notons d'ailleurs que ces confusions ont longtemps perduré, et que même entre vérole et syphilis une distinction s'impose, les territoires de la vérole étant plus vastes que ceux de la syphilis.

dépravés et impies, condamnés à la damnation, coïncide avec la vision morale et religieuse dominante d'alors. Cette maladie envoyée par Dieu pour punir les hommes de leurs égarements rendrait laids les coupables de laideur morale (n^o 97, p. 322-324)¹¹.

Il s'agit bien, comme toujours, de trouver le fautif, ou plutôt la fautive : une fois la contagion par voie sexuelle identifiée — assez rapidement — les femmes sont aussitôt désignées comme les responsables de la transmission. Les métiers féminins du corps, courtisanes, nourrices, sage-femmes donnent lieu à des satires misogynes, qui pointent les ruses employées par les responsables pour masquer les atteintes physiques voyantes de cette infection honteuse, et parfois les conséquences désastreuses sur des familles entières, voire sur l'État (si c'est le sang royal qui est menacé, voir n^o 78, p. 260-263)¹².

Les genres comiques ne sont pas en reste d'inventions truculentes, comme par exemple *La déclinaison du pauvre cas* (n^o 10, p. 47-51). Une fois le nom de vérole¹³ communément adopté, les auteurs satiriques s'en emparent, sous forme allégorique ou personnifiée, détaillant les symptômes les plus crus et inventant, par exemple des dialogues invectivant l'impitoyable « Dame Vérole » (n^o 8, p. 281-284, « Ceux qui sont guéris de ce mal y osent retourner » ; n^o 87, p. 289, « Vérole, Pelade, putains romaines » ; n^o 95, p. 313-317, « Exclamation contre Dame Vérole »).

La vérole, occasion d'un intense renouvellement générique

Outre les nombreuses informations étiologiques, historiques, thérapeutiques rassemblées par le vaste panorama d'Ariane Bayle et de ses collègues, on découvre également l'intense créativité littéraire née de ce bouleversement : les traités, les poèmes satiriques, les romans à la veine picaresque (n^o 1, p. 62), n'éclipsent pas

¹⁰ De nos jours, dans le débat postcolonial, pour Marlene Zuk, spécialiste américaine de biologie évolutionniste et d'écologie comportementale, « [L]es discussions sur l'origine de la syphilis ont toujours tourné autour d'une accusation implicite : si ce sont les Européens qui l'ont amenée dans le Nouveau Monde, la maladie est alors un symbole de plus de l'impérialisme occidental déchaîné, une rancune de plus à tenir contre le colonialisme », voir « A Great Pox's Greatest Feat: Staying Alive », *The New York Times*, 29 avril 2008, p. 6 (lire en ligne [archive], consulté le 4 septembre 2012) : « *The origin of syphilis has always held an implied accusation: if Europeans brought it to the New World, the disease is one more symbol of Western imperialism run amok, one more grudge to hold against colonialism.* »

¹¹ À l'inverse, ce mal mettrait aussi à l'épreuve la puissance divine, qui ne peut pas la guérir.

¹² Texte de la sage-femme Louise Bourgeois au sujet des enfants de Marie de Médicis.

¹³ Vérole vient du latin *varus* : pustule. Il faut distinguer la petite vérole, plus tard appelée variole et la grosse vérole, la syphilis.

une grande variété de genres alors nouveaux, qui, exploitant la thématique, portent un changement de regard sur la maladie, le corps et les médecins.

Pour les genres narratifs, les *récits de cas* à la première personne, récits autopathographiques (p. 138 et voir tout ce chapitre intitulé « Expériences personnelles » p. 137-149) ou autoscopiques (n° 38, p. 143, « Une terrifiante autoscopie ») ou descriptions de la dissection d'un cadavre, qui dressent une vision anthropologique de la maladie, sont en plein essor. Ces premiers témoignages personnels sur l'expérience du malade, signes de l'émergence d'un discours de la singularité, veulent transmettre un savoir, une prophylactique. Le récit médical tend d'autre part à s'approcher du récit d'enquête presque policier, à couleur hagiographique puisque le héros en est le médecin (chapitre 10, p. 251-263, « Tromperies et impostures »). Mais ces récits volontiers spectaculaires ou macabres, qui existent désormais de manière autonome¹⁴, peuvent aussi s'intégrer aux romans (par exemple Sorel, *Histoire comique de Francion*, p. 244) ou aux nouvelles, qu'elles soient tragiques avec Poissenot (n° 45, p. 161) ou comiques avec Cervantès (n° 100, p. 327). La vérole est finalement l'occasion pour des talents narratifs jusqu'ici inconnus, de s'exprimer : les conteurs Noël du Fail (n° 62, p. 212-214) ou Béroalde de Verville en sont des exemples.

Pour la poésie, les grands thèmes de la lyrique amoureuse, comme les infortunes de l'amant, les mythes antiques (par exemples étiologiques), et les codes élégiaques, sont mis au service d'une vision plus concrète et souvent sarcastique de l'amour sensuel dégradé par la maladie (par exemple du Bellay, n° 86, p. 287-288). Les poèmes misogynes abondent (chapitre 6, p. 153-181, « Une maladie stigmatisante »), et la satire, qui allie allusion directe et métaphore, prend une forme volontiers parodique comme dans le genre de *La prière subvertie* (n° 88, p. 291-295 et n° 47, p. 168-172). Les textes se font souvent crus, voire obscènes comme dans *Le triomphe vérolique* (n° 29, p. 105, avec médaillons gravés), ou dans les poèmes pornographiques de Charles de Sigogne (n° 49, p. 175-176), de Théophile de Viau (dans *Le Parnasse satirique*) et de Sigogne, *Le Testament du vérolé* et le très cru « Sonnet à Phyllis » (n° 50, p. 180-181). Le rire rabelaisien devient alors plus dégradant, subversif, libertin, et la quête d'un remède efficace est pensée comme pouvant restaurer la pratique du stupre le plus débridé.

¹⁴ On notera que Montaigne, bien qu'absent du recueil parce qu'il ne traite pas de la vérole, fait partie des auteurs évoquant leur maladie dans leurs écrits, même si ces mentions demeurent marginales.

Médecins et explorateurs, témoins humanistes d'une épidémie mondialisée

Les annexes, outre les habituels index, bibliographies et planches d'illustration (entre les pages 265 et 266), présentent des « Notices sur les auteurs et œuvres » extrêmement bien documentées qui offrent la possibilité de découvrir, parmi des auteurs connus comme Shakespeare, Villon, Marot, Ben Johnson, ou Érasme, d'autres auteurs moins renommés.

On retiendra entre autres, aux côtés de médecins célèbres comme Ambroise Paré (n° 44, p. 160 ; n° 59, p. 207-208) ou Henri Estienne (n° 87, p. 289-290), les noms de Jérôme Fracastor (n° 6, p. 41 ; n° 31, p. 111-115 ; n° 55, p. 200), de Joseph Grünpeck (n° 4, p. 36-37 ; n° 25, p. 97-98 ; n° 37, p. 141-142) ou de Ulrich Von Hutten (n° 38, p. 143-4 et n° 52, p. 192-4)¹⁵ dont les écrits ont permis des progrès dans le diagnostic et le traitement de la vérole. Lire les controverses de ces médecins, qui se citent et parfois se contredisent, donne à voir l'affirmation sociale et économique, la professionnalisation d'une activité qui se distingue désormais de celle des barbiers-chirurgiens ou des *empiriques* (charlatans). On voit comment, tout en essayant de rester fidèle à la médecine galénique des humeurs (mélancolie, etc.) et aux remèdes traditionnels (bains, saignées, pharmacopée usuelle) l'épidémie les pousse à des recherches novatrices de remèdes plus exotiques et/ou plus efficaces (mercure, gaïac, racine de Chine). Cette période intense contribuera ainsi à l'élaboration plus rigoureuse et méthodique du tableau clinique, de l'étiologie médicale, et à une réflexion accrue sur la responsabilité du médecin vis-à-vis de son patient (n°34, p. 127- 131). Autre figure tout à fait remarquable, la sage-femme Louise Bourgeois (1563-1636), par son écriture littéraire et savante, compose des traités d'obstétrique qui confèrent toute son autorité à sa profession (n° 35, p. 132-134 et n° 78, p. 260-263)¹⁶. Ces avancées médicales s'accompagnent d'une prise en compte du caractère discriminant de cette maladie, jugée honteuse, alors que les contaminations, variées, ne sont pas toujours vénériennes.

Le contexte humaniste est également donné à entendre par le biais de textes d'explorateurs et de savants voyageurs tels que Garcia de Orta (n° 57, p. 203-204 ; n° 68, p. 236-238), Gonzalo Fernandez Oviedo y Valdès (n° 54, p. 196-199, n° 64,

¹⁵ Von Hutten, *De Guaici medicina et morbo Gallico*, Ce grand humaniste, bien que n'étant pas médecin, donne un aperçu très précis de la maladie, l'ayant lui-même contractée et ayant fréquenté de nombreux médecins qui tentaient de le guérir.

¹⁶ Louise Bourgeois, par exemple : *Observations diverses, sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements, et maladies des femmes, et enfants nouveaux nés*.

p. 222-224) ou Ramon Pané (n° 30, p. 108-110) qui, au contraire de ceux qui imputent la pandémie à l'Autre (et souvent aux habitants de l'île d'Hispaniola), réhabilitent les traditions médicales indiennes ou chinoises, dont ils admirent la supériorité.



Cette anthologie anthropologique et comparatiste fait l'état des lieux de tous les moyens inventés par l'homme pour faire face à la vérole, catastrophe sanitaire qui bouleverse les mentalités de la Renaissance. Elle propose une image panoramique de tous les déplacements, les bouillonnements théoriques, pragmatiques, artistiques, provoqués par l'onde de choc d'une épidémie mondiale, de toute l'énergie déployée par les sociétés pour s'y adapter.

On retrouve aussi les problématiques récurrentes des pandémies, qui ne sont pas sans évoquer, celles des xx^e et xxi^e siècles (le lien avec le sida est mentionné dans l'introduction p. 9) : sidération, recherche de l'origine, tentation d'un sens moral, téléologique ou mystique, expérimentations de remèdes, balance bénéfice-risque, réticences aux remèdes, statut des médecins, mise en concurrence des divers praticiens, prise en compte des récits d'expériences de malades, coût social et économique de la maladie, affirmation d'un discours scientifique dominant s'imposant comme *doxa*.

La vérole, en son temps, met ainsi l'humanisme à l'épreuve, et, avec les guerres de religion, en signe peut-être la fin. Les textes rassemblés oscillent en effet entre une vision d'ouverture — avec la construction d'une médecine nouvelle, la découverte d'autres peuples et d'une mondialisation naissante, la capacité à rire de la maladie — et de fermeture, vers plus de nationalisme et de moralisme, vers un durcissement du discours, qui mèneront au scepticisme du xvii^e siècle.

PLAN

- [Mémoires du corps](#)
- [Une maladie sans nom ni origine](#)
- [La vérole, occasion d'un intense renouvellement générique](#)
- [Médecins et explorateurs, témoins humanistes d'une épidémie mondialisée](#)

AUTEUR

Hélène Thérin

[Voir ses autres contributions](#)

helene.therin@univ-rouen.fr